

À CEUX QUI ATTACHENT UNE GRANDE VALEUR AUX BIENS PRÉSENTS ET
RECHERCHENT VAINEMENT LE LUXE TERRESTRE

Pour les anges, le ciel est un lieu de joie, mais pour les croyants, il n'existe qu'un seul refuge comparable : l'Église, qui apporte la joie aux âmes par l'écoute des cantiques sacrés. Marie, qui s'est attachée à cette écoute, a été bénie par Celui qui nous a accordé la béatitude : «Mais Marie a choisi la bonne part, qui ne lui sera point ôtée» (Luc 10,42). Seul l'enseignement pieux nous offre un refuge sûr durant notre vie et, après la mort, un guide vers le Juge; mais l'acquisition de toutes autres choses est incertaine, non seulement parce qu'elle cesse avec la mort, mais aussi parce qu'avant même la mort, d'innombrables malheurs terrestres surviennent. Tels une mer, nous naviguons dans cette vie présente, ballottée par les plus puissantes vagues. La richesse ne connaît pas une paix totale; souvent portée par un vent favorable, elle périt avec ses propriétaires sous la violence d'une tempête soudaine. Un trône ne représente pas un pouvoir inébranlable; soudain, de violents ouragans se déchaînent et anéantissent la prospérité. La santé n'est pas un don immuable; elle est menacée par des maladies inattendues. Le bonheur se perd de mille façons; l'homme, à cet égard, est comme un arbre : aujourd'hui il est beau et florissant, et demain il en est dépouillé, tel un arbre dépouillé de ses feuilles. En examinant ce qui est florissant, on ne trouve rien qui ne porte en germe la destruction. Ainsi le Créateur a agencé notre vie, affaiblissant par là les désirs de ceux qui sont attachés aux choses terrestres; Il a mêlé la splendeur de la vie à la fragilité, afin que, lorsque vous êtes captivés par la beauté des choses terrestres, Il détruise le bonheur espéré. En ce temps-ci, vous êtes un voyageur, non un maître; nous traversons ce monde, l'utilisant comme une auberge. De même que les voyageurs, après un bref repos dans une auberge, reprennent leur route, de même, tout au long de notre vie, après un court séjour, comme dans une auberge, nous quittons cette demeure.

Dieu nous a préparé une autre vie et a agencé cette vie présente comme un chemin menant à cette vie future, ordonnant l'utilisation des créatures comme moyen d'accomplir ce voyage. Une fois ce voyage achevé, les richesses de toutes les choses créées ne nous accompagnent pas, car de ce que nous possédions, rien ne nous appartenait en propre. Tout d'abord, les vêtements que nous portons comme étant les nôtres ont été acquis en sacrifiant des moutons ; les chaussures qui couvrent nos pieds ont été faites de peaux d'animaux domestiques; notre nourriture et notre boisson, nous les tirons des profondeurs de la terre; de là aussi provient l'or, que nous cachons comme étant le nôtre; même les rois extraient des perles des coquillages. Nous vivons et nous nous enrichissons grâce aux dons d'autrui. Donnez de la laine aux moutons, et vous n'aurez rien pour vous couvrir; donnez de la peau aux bœufs, et vous n'aurez pas de quoi vous couvrir les pieds; Rends les fils de soie aux vers, et tu ne porteras pas tes vêtements de soie. Tu ne posséderas rien en propre, pas même le moindre bien, si tu ne te procures rien de la terre, ta nourrice, selon sa volonté. C'est pourquoi le Christ a dit : «Et si vous n'avez pas été fidèles dans ce qui appartient à autrui, qui vous donnera ce qui vous appartient ?» (Luc 16,12). Lorsque tu acquiers des richesses grâce au bétail et à la terre, ne t'enorgueillis pas de ce qui ne t'appartient pas, comme si c'était le tien. Tu ne possèdes qu'un seul bien : la piété; celle-ci ne te sera pas enlevée par la mort; tu perdras tout le reste, même si tu ne le désirais pas. Nous ne recevons tous des biens que pour subsister, et encore, seulement pour en jouir; chacun, après en avoir récolté les fruits, s'en va, emportant de la vie un bref souvenir. Telle est la fin de toute prospérité; telle est la conclusion (de l'usage) des biens terrestres.

Après avoir accumulé richesses et talents, nous héritons d'une tombe exiguë et nauséabonde. Car «toute chair est comme l'herbe, et toute la gloire de l'homme comme la fleur des champs» (Is 40,6; I Pi 1,24). Une légère fièvre survient et ruine la santé florissante; on lui propose des remèdes; s'engageant dans une lutte invisible contre eux, la mort se renforce peu à peu et s'empare du malade; voyant devant lui l'exorciste bourreau et l'âme contrainte de partir, il tourne la tête de tous côtés en gémissant, regarde autour de lui les yeux embués de larmes, mais de nulle part ne vient aucun secours puissant : ni les serviteurs qui l'entourent ne sauvent le malade, ni les larmes de ses amis n'apaisent la mort, ni l'or n'annule l'appel au Juge. La mort est un bourreau incorruptible; ses mains ne sont pas soumises à l'or; elle ne vend pas les morts à prix d'or; elle les garde tous dans des cercueils, comme dans des prisons. Si vous contemplez les ossements restants, vous pleurez la vanité de la vie avec des larmes encore plus amères. Le visage est devenu cendre, plus noir que la suie; les yeux sont enfoncés, sujets à la décomposition; la bouche est ouverte et sert souvent de passage aux reptiles. Mais pourquoi s'attarder sur chaque membre ? Sous l'effet de la corruption, les vers s'emparent du corps tout entier, tels des ennemis, et explorent avec diligence la chair, les nerfs et les veines. Ce n'est pas en vain qu'un enfant, à sa

naissance, commence par pleurer et non par rire, comme s'il se plaignait de la vie qu'il commence en recevant les dons mortels. Dès sa naissance, ses mains et ses pieds sont emmaillotés; emmailloté, il reçoit le sein, comme si le commencement de la vie était un messenger de la mort. Dès que l'enfant atteint l'âge adulte, on lui apporte aussitôt les vêtements du mort. La nature rappelle déjà à ceux qui naissent la fin. C'est pourquoi le nouveau-né pleure, comme s'il disait à sa mère : «Pourquoi, ô Mère, m'as-tu porté pour cette vie où plus on vit, plus on se rapproche de la mort ? Pourquoi ne m'as-tu pas mis au monde avant même d'être né ?» Quel est pour moi le commencement, ces langes ? Pourquoi m'as-tu mis au monde pour une telle vie, où la jeunesse misérable s'efface devant la vieillesse et où la vieillesse est redoutée comme synonyme de mort ? Redoutable, ô Mère, est le chemin de la vie, pour ceux qui le parcourent, car la mort y marque un tournant. Dur est le chemin de la vie pour les voyageurs, qui y trouvent refuge dans la tombe. Nous naviguons sur la mer cruelle de la vie, où l'enfer règne en maître. Mais ne suis-je pas en train de dépeindre la vie comme un mal ? Ce serait une maladie proche de la folie; je témoigne seulement qu'il ne faut pas s'attacher à cette vie comme à une existence éphémère. Soulignant cette misère de la vie, Paul dépeignait aussi la nature de la création comme gémissante. «Car nous savons que, jusqu'à présent, la création tout entière gémit et souffre les douleurs de l'enfantement» (Rom 8,22). Toute la création est emplie de tristesse; si vous examinez attentivement chaque créature, vous constaterez qu'elle gémit. Les gémissements des humains, qui subissent les graves conséquences de la corruption, s'élèvent les premiers.

La terre, maudite à cause de nous, gémit avec les hommes. La mer pleure, créée par Dieu d'abord belle, mais devenue, après le péché, un tombeau pour beaucoup. Le soleil aussi arbore un aspect funèbre, éclairant ceux qui ne voient pas son Créateur. Les étoiles et la lune gémissent car, bien qu'elles manifestent cette harmonie dans leurs mouvements, elles ne parviennent pas à convaincre les hommes. Même le bétail ne reste pas sans gémir, souffrant non seulement dans un esclavage inexorable, mais aussi, en secret, abattu en vain pour des démons. Cette lamentation générale et omniprésente dépeint le triste état actuel de la vie. Le prophète l'a judicieusement qualifiée de fantôme : «En vérité, tout est vanité, dit-il, tout être vivant; l'homme marche comme un fantôme» (Ps 39,6-7). Méditons sur la vérité de cette parole en examinant attentivement la vie humaine. De même que dans un tableau, un roi est représenté assis sur un trône orné d'or, les villes lui offrant des présents multicolores, sa main les recueillant; mais tout cela, à première vue, n'est qu'ombre et illusion, et, dès que le linceul est déchiré, il se révèle être un fantôme. Ainsi, la nature humaine, telle un roi dans un tableau, reçoit les offrandes de la mer et de la terre, comme les présents des villes. Mais lorsque sa vie est déchirée, telle un linceul, toute la beauté qu'elle possédait disparaît. L'une des plus grandes bénédictions humaines est l'humilité d'un cœur contrit, toujours tourné vers le jour de la mort, où, émergeant nus de cet océan de vie, nous verrons des monuments proclamant les œuvres de la création.

Si vous le souhaitez, je peux vous donner un exemple. Des hommes naviguaient sur un navire et, tout en naviguant ensemble, ils commettaient divers vols les uns aux autres. Le timonier, voyant cela, n'enquêta pas encore sur les vols ; mais lorsqu'il vit le navire approcher du port, il ordonna à tous de débarquer nus, et il trouva alors à bord les objets volés de chacun. Cet exemple, à mon avis, s'applique aussi à la vie. Au lieu de la mer, la vie s'étend devant nous; le navire qui nous permet de naviguer est une création; Dieu en est le timonier et il reçoit toutes sortes de biens, constitués des actions humaines. Si quelqu'un a fait commerce de biens sans valeur, ceux-ci resteront sur le navire de ce monde ; mais s'il a mené une vie vertueuse, ses actions seront préservées jusqu'au jour du jugement. Alors, lorsque le port de la mort approche, le timonier nous fait quitter le navire terrestre, et un jugement solennel attend les actes de chacun. Naviguons donc sans reproche sur l'océan de la vie. Prenons pour témoignage nos bonnes œuvres; rejetons les illusions du présent; libérons nos cœurs des plaisirs terrestres; évitons les entreprises qui mènent à la perdition; ne nous laissons pas enchaîner par les liens terrestres; méprisons la gloire éphémère des hommes; ne nous attachons pas au bien-être passager comme à une fleur qui se fane aussitôt; et, tout au long de notre vie, menons-nous vers le ciel, inspirés par la prière, afin d'être dignes du «prix de la vocation céleste de Dieu en Christ» (Phil 3,14), à qui soit la gloire pour l'éternité. Amen.



Saint Basile archevêque de Séleucie